

LE COURRIER DES POÈTES

Supplément au No 6, du 15 novembre 1937



Rapport de Gabriel Audisio

présenté au

XV^{me} Congrès International des
Pen-Clubs, à Paris



Séance consacrée à « L'AVENIR DE LA POÉSIE »

Au XV^{me} Congrès International des PEN-CLUBS

Séance consacrée à « L'AVENIR DE LA POÉSIE »

Rapport de Gabriel Audisio

La commission présidée par M. Anthonie Donker, dont le poète Gabriel Audisia fut le rapporteur, avait pour tâche d'étudier le problème de *l'avenir de la poésie dans le monde moderne et les conditions faites à la poésie dans le milieu social actuel*.

En vérité peu de sujets sont aussi actuels, et hantent l'esprit des écrivains et des poètes avec plus d'insistance, depuis de nombreuses années. On le vit bien à l'empressement que les congressistes mirent à suivre ce débat, ainsi qu'au nombre et à la qualité des interventions dont il fut marqué.

Sans aucun doute dit M. Gabriel Audisio dans son rapport, que voici, nous en sommes tous sortis avec une sensation d'optimisme très réconfortante : il n'y eut personne parmi nous qui ne fût persuadé que la poésie ne cessera pas d'habiter le monde, d'enchanter le cœur des hommes, de représenter la plus haute et la plus durable des révélations.

Mais à vrai dire, le destin de la poésie du point de vue de l'éternel, de la poésie *en soi*, est moins inquiétant que son avenir immédiat en tant que genre littéraire obéissant à des lois internes bien définies. Peut-être nos travaux n'ont-ils pas mis l'accent, autant qu'il eût été souhaita-

ble, sur un des aspects principaux du problème, tel qu'il était formulé : conditions faites à la poésie dans le milieu social actuel.

Si plusieurs d'entre nous se sont bien placés devant cette face du problème, ils l'ont fait surtout en songeant aux possibilités d'expression réservées à la poésie dans certains états, sous certaines formes de gouvernement. Une fois de plus, l'ombre du « politique d'abord » s'est étendue sur les délibérations de notre Congrès. C'est ainsi que M. Slominski, puis M. Steinberg ont, avec une vive ardeur, exprimé l'avis que la poésie est incompatible avec les formes totalitaires de gouvernement. M. Marinetti, au contraire, a trouvé les accents d'une conviction très personnelle pour nous dire que la poésie prend son bien partout où elle le trouve et qu'elle ne saurait être esclave d'aucun régime politique. Le président Donker a su faire le point entre ces deux opinions divergentes par une formule savoureuse : la poésie, nous a-t-il dit, est exilée de naissance, elle est elle-même totalitaire au sens le plus pur du mot.

Le débat ne s'est donc pas engagé plus avant dans cette voie. Jules Romains avait d'ailleurs su, avec l'autorité et la courtoisie qu'il ne cesse de faire paraître dans ce congrès, ramener la discussion à son origine. Il ne s'agissait pas d'éluder une difficulté que nous sommes tous capables de regarder en face, mais de situer exactement l'objet de nos préoccupations.

Jules Romains, et beaucoup d'autres avec lui, ne pensent pas que le politique soit la seule cause de l'abandon où il semble que la poésie soit actuellement condamnée. Ils estiment que le milieu social, que les formes extérieures de la vie contemporaine doivent aussi exercer une influence, et ce qu'on pourrait appeler « le conditionnement général du monde », qui paraît bien être à peu près le même partout, quels que soient les régimes politiques.

Du même coup, l'énoncé du problème se formulait avec clarté. Sommes-nous oui ou non en présence d'une crise de la poésie ? Pourquoi ? Comment ? Et pouvons-nous songer à trouver des remèdes à cette crise ?

Il appartenait à M. Mohammed Awad de pousser plus loin, avec une rigoureuse logique (qui, entre parenthèses, nous a montré que la poésie de nos jours ne se contente plus de formules vagues et séduisantes) de pousser plus loin dans la précision l'exposé et le schéma idéal de la

discussion. Il en est résulté une série d'interrogations. La crise est-elle spéciale à la poésie ? ou bien la crise de la poésie est-elle incluse dans une crise plus générale, celle de toute la littérature, celle de l'esprit ? ou bien la poésie *moderne* est-elle uniquement en cause ? En définitive, seule une enquête, menée dans tous les divers milieux nationaux, pourrait apporter des réponses tout à fait satisfaisantes.

Nous en avons cependant recueilli de nombreux éléments. Je dois à la vérité de reconnaître qu'ils sont extrêmement divers et souvent contradictoires. Je me laisserais volontiers aller à dire que cette diversité, cette abondance de biens spirituels, est peut être le symptôme le plus certain d'une crise en profondeur comme nous voyons que l'abondance des biens matériels est le signe de la crise économique qui règne sur l'univers.

C'est ainsi que plusieurs de nos confrères nous ont donné l'assurance qu'ils n'apercevaient pas, dans leurs pays respectifs, que la poésie fût abandonnée, menacée ou méprisée. Mme Gabriela Mistral d'abord, puis M. Raul Pedroza, nous ont montré tout ce que la poésie a conservé de vivant et d'actuel, jusqu'au sein des masses populaires, dans les pays de l'Amérique du Sud. Le même état de choses pourrait être signalé en Espagne où l'on a vu depuis un an reflourir, selon les formes traditionnelles de la poésie populaire, un *romancero* de la guerre civile. Je dois même, à ce propos, me faire auprès du congrès, l'interprète de M. Pedroza qui a émis le vœu, très digne d'attention, qu'un prochain congrès international des PEN Clubs s'occupe spécialement du folk-lore universel.

Le même accent s'est retrouvé dans les interventions de M. Tschernischovsky sur la poésie du peuple de Palestine, — dans celle de M. Steinberg sur la poésie yiddisch qui s'épanouit librement au sein de vingt nations.

Tout au contraire, M. Vinaver, se fondant sur son expérience des peuples de la Yougoslavie, nous a déclaré qu'il croyait à une crise profonde de la poésie, et redoutable pour l'avenir de l'esprit humain. M. Pierre Bourgeois, sans contester l'existence d'une crise poétique, ne s'en alarme pas outre mesure : il la considère comme normale, permanente, éternelle. Pour lui, les poètes vivants n'ont jamais eu l'audience qu'ils méritaient. Il nous en a donné pour preuve, non sans humour,

une citation d'une grande revue française, datée de 1866, c'est-à-dire une époque des plus glorieuses pour la poésie de notre pays, et qui disait que la poésie avait disparu des lettres françaises et que personne ne songeait à le constater, à s'en affliger...

Tout n'est pas simple dans la définition d'un tel problème ! Mme Bagriana nous dit, avec une grâce malicieuse, qu'il n'y avait pas de problème du tout, et que la poésie se prouve comme le mouvement... par des poètes et de bons poèmes. Il nous avait fallu une mise au point, une espèce de synthèse pour opérer l'ajustement des opinions formulées d'après l'esprit du politique. Ne serait-ce que pour la satisfaction de l'esprit, on aimerait aussi qu'une synthèse fût opérée ici.

Au reste, il faudrait qu'il en fût de même dans tous les domaines. Tels nous ont vanté le folk-lore vivant de leurs pays, mais M. Luc Durtain, dans une des plus belles communications que nous ayons entendues, nous a dit qu'il ne croyait pas à un retour vers la poésie populaire parce que la vie de l'esprit ne retourne pas en arrière, et M. Anthonie Donker ne pense pas que la poésie puisse être jamais populaire parce qu'elle est dangereuse, menaçante, impopulaire, comme la vérité nue. Luc Durtain, encore, nous a dit (et M. Marinetti a abonde dans son sens, a même été plus loin, n'est-il pas l'innovateur des mots en liberté ?) que les discussions de métrique lui paraissaient vaines et que chaque poète dans chaque poème a le droit de choisir entre toutes les techniques. Oui. Mais M. Pierre Bourgeois a exprimé l'avis qu'un minimum de communauté technique était une des conditions essentielles de renaissance poétique. Oui, mais M. Franz Hellens a incriminé l'abus de variété dans les techniques et incliné nos esprits, comme le fait la préface de *l'Homme blanc* de Jules Romains (qui était présente à toutes les pensées pendant ces débats) vers la nécessité d'une espèce de codification des moyens d'expression poétique qui lui apparaît comme une discipline intérieure de l'homme.

Les uns ont encore estimé que la poésie pouvait valablement continuer à se nourrir des thèmes les plus anciens, les plus naturels ou les plus métaphysiques : l'arbre, la source, l'étoile. D'autres qu'il lui fallait revenir à l'Homme intérieur, d'autres à des sujets contemporains, d'autres appréhender tout le réel quel qu'il soit. D'une manière générale, dans la mesure où nous avons vu paraître la réalité d'une crise de la

poésie, c'est aux solutions les plus spirituelles que nous nous sommes vus convier.

Quelques-uns d'entre nous cependant n'ont pas négligé de donner un aperçu de ce que pourraient être les remèdes de l'ordre matériel. Je citerai par exemple la note substantielle de M. Corrado Govoni sur les traductions et le vœu qu'il a formulé de voir la Fédération des PEN Clubs entreprendre la publication d'une collection internationale d'œuvres poétiques traduites dans les deux ou trois langues les plus répandues. Je citerai M. Suits qui suggère de créer des permanences PEN pour y entretenir le débat poétique. Je citerai encore M. Pierre Bourgeois qui preconise le retour de la poésie à la récitation publique et qui voit dans les chœurs parlés un des meilleurs moyens de la répandre dans le public. Et je vous indiquerai aussi l'offre généreuse de Mme Madeleine Renaud-Thévenet, fondatrice de chœur parlé des Renaudins et professeur de déclamation au conservatoire de Bruxelles, qui propose d'organiser dans cette ville un centre permanent de récitations poétiques. Je suis certain d'être votre interprète en la remerciant chaleureusement de cette initiative.

Il y aurait tant à dire sur les divers efforts purement matériels qui seraient de nature à aider la poésie à reprendre ou à garder sa place dans la vie littéraire contemporaine! Effort des éditeurs, des revues, des journaux ; efforts de la radio ; efforts des membres de l'enseignement, etc... Tout un nouveau programme de travaux.

Une fois de plus, je répéterai que la plupart des sujets que nous avons abordés ont révélé une extrême variété d'opinions et parfois des divergences fort sensibles. Faut-il en tirer des conclusions décourageantes ou bien s'en réjouir au contraire ? A chacun de nous de répondre selon l'inclinaison habituelle de son esprit. Nos débats n'auraient-ils fait que mettre en lumière cette abondante et diverse fructification des pensées sur la poésie que forment aujourd'hui tant d'éminents représentants de la littérature mondiale qu'ils n'auraient pas été inutiles.

Et du moins leur accord s'est-il fait sur quelques-uns des principes essentiels à toute poésie digne de ce nom. Un même accent de ferveur s'est retrouvé dans toutes les interventions, dans tous les discours, dans les plus simples propos. Des formules tour à tour saisissantes, évocatrices, généreuses, émouvantes nous ont donné la preuve de cette har-

monie profonde. Et, comme je les ai saisies au passage, j'en fais défiler quelques-unes devant vous.

Nous avons entendu dire que l'art de la poésie est plus exact que la science et qu'elle offre des valeurs plus sûres que les tables économiques, parce que rien d'humain ne lui est étranger et qu'elle est le vrai témoin du monde, celui qui ne tolère aucun mensonge. Et non seulement le témoin, mais l'agent de transfiguration de la vie d'aujourd'hui. Nous avons vu la poésie présentée comme l'âme des relations humaines, comme le plus sûr lien qui unisse les hommes au-dessus des nations et des frontières, comme la garantie de l'avenir des peuples. La poésie nous a été montrée comme le temps intérieur de l'homme, ou comme la vision intuitive et prophétique de son destin. Et toujours un même chant accompagnait ces propos, comme une espèce de basse continue, au son noble et grave : la poésie éternellement chantera même dans le désert, même dans le désert de la société, la poésie est fille de la liberté, elle en est le signe, le gage et parfois la vengeance. Poésie et vérité, poésie et liberté, visage révolutionnaire et pur d'une future et totale communion des hommes.

Toutes ces formules, ces citations, et les miennes elles-mêmes, leurs auteurs ne m'en voudront pas de n'y avoir point épinglé leurs noms. Je ne crois pas me tromper en disant que, dans la mémoire de tous leurs auditeurs, comme dans la mienne, elles sont venues faire leur nid, pareilles à des oiseaux porteurs de messages très chers qui chantent pour nous enchanter, et qu'il est bon et beau que leur anonymat s'en aille se mêler à l'anonymat vivant de la poésie éternelle.

Gabriel AUDISIO.